

► POLITIQUE

Macron à la Sorbonne : un discours pour masquer les faiblesses de l'Europe

Par valeursactuelles.com / Mercredi 27 septembre 2017 à 15:29

6



Emmanuel Macron à la Sorbonne, mardi. © BLONDET-POOL/SIPA

Tribune. Arnaud Benedetti, professeur de communication à la Sorbonne, revient sur le discours d'Emmanuel Macron mardi, qui voulait donner un nouveau souffle à l'Union européenne.

Prononcé à la Sorbonne, le discours sur l'Europe d'Emmanuel Macron est d'abord le produit d'une stratégie. Il vise à peser sur la relation franco-allemande pour réinterpréter la construction européenne sous un angle qui permette à la France de faire entendre sa partition. Ce n'est plus "l'Allemagne paiera" mais "l'Allemagne comprendra". Or voici plus de 25 ans, depuis Maastricht en quelque sorte, que l'épicentre de l'UE s'est déplacé outre-Rhin. L'Allemagne écoute poliment mais n'entend pas renoncer à l'intangibilité de sa vision. Et sa vision de l'Europe est d'abord budgétaire. Emmanuel Macron, apôtre de la "transformation" française, brandit, à l'instar d'un mantra, cette dernière pour mieux peser sur Berlin. Coûte que coûte, et nonobstant des élections allemandes qui perturbent son orientation, il maintient son ordre du jour. Ainsi veut-il apporter la démonstration de son inextinguible volontarisme, quelles que soient les circonstances - et accessoirement de son "leadership". Son initiative obéit à ce double objectif. Pas de politique sans communication politique affirmée et affermie ! C'est aussi le sens du temps du discours de la Sorbonne. Plus que son contenu, c'est in fine le moment de son énoncé qui compte le plus. Alors que la chancelière se prépare à des négociations inextricablement complexes pour s'assurer d'une coalition gouvernementale stable et durable, le jeune Président français, lui, maintient sans douter son calendrier. Force du caractère au regard de l'adversité des événements. Pas de politique sans affirmation d'un tempérament.

Alors que de larges courants des opinions publiques européennes doutent de la capacité de Bruxelles à les protéger dans un monde incertain, tout se passe comme si l'exhortation européenne était, plus que jamais, la seule issue aux colères montantes des peuples. "Ma droite est enfoncée, ma gauche cède, tout va bien ; j'attaque". À sa manière, crâneuse et bluffante, Macron refait ainsi sien le mot de Clémenceau au pire de la grande guerre. Dans ce même amphithéâtre qui vit François Mitterrand défendre le traité de Maastricht contre le héraut du non, Philippe Séguin, le chef de l'Etat est venu marteler pour la réaffirmer sa foi européenne. Cet exercice d'orthodoxie minérale vise à renouer avec l'ardeur théologique des fondateurs de Maastricht. Plus qu'à travers ses propositions, l'autre sens du discours de la Sorbonne est à rechercher du côté de sa philosophie générale et de son ton. L'empreinte est bien celle du "premier Maastricht", du "Maastricht fondateur" en quelque sorte qui, au moment du référendum de 91 privilégiait l'idée d'une Europe-puissance, protectrice des vieilles nations qui en abandonnant une part de leur souveraineté gagnaient néanmoins en capacité d'action collective. C'est bien cet esprit que s'est efforcé de réanimer le jeune Président dans une harangue dont la tonalité consistait à réenchanter la politique européenne après deux décennies d'alanguissement. L'Europe, vécue comme une fatalité parfois désastreuse, était réinvestie de sa puissance onirique. Emmanuel Macron dans l'un de ses exercices solennels dont il raffole a tenté de ranimer la flamme. En homme habité, il est "venu (nous) parler de l'Europe", forçant parfois un peu sur le lyrisme ...

Toute la question consiste à savoir si cette Europe-là parle aux peuples ? Le plaidoyer pour être vibrant a sans doute plus vraisemblablement vibré aux oreilles des décideurs, des commentateurs, des experts qu'à l'âme des vieilles sociétés européennes. Car c'est l'un des problèmes de l'UE : sa communication politique s'adresse essentiellement aux élites qu'elle valorise et non aux peuples auxquelles elle parle une langue lointaine, désincarnée, technicienne. L'Europe, versus Bruxelles, se pense d'abord institutionnellement et techniquement, c'est-à-dire fonctionnellement. Elle produit de l'organisation, forcément complexe, et des normes. Sa légitimité est indissociable, non des opinions publiques, mais des décideurs publics - très souvent collégiaux, mais peu démocratiques. Dès lors elle instille quasi mécaniquement cette idée d'une superstructure hors-sol et impersonnelle, "le plus froid des monstres froids" pour reprendre la métaphore de Nietzsche au sujet de l'Etat. Les dirigeants européens, tant ceux des États-membres que des Institutions bruxelloises, ont occulté la dimension culturelle de l'Europe et principalement les racines de ces dernières. Pour unir ils ont préféré standardiser, à marche forcée, qu'harmoniser. Le constructivisme bruxellois, comme tous les constructivismes, a voulu araser le passé, l'héritage, ce qui fait chair et sang au profit d'une ingénierie administrative.

C'est cette dernière qu'Emmanuel Macron a d'abord dessiné et exalté dans son discours de la Sorbonne. Il a tracé certaines perspectives, redonné corps parfois au verbe politique, réactivé les fondamentaux de ce que fut l'illustration et la défense en son temps de Maastricht. Mais a-t-on oublié que Maastricht en 91 ne fut d'abord qu'une "victoire" sur le fil et à la Pyrrhus, enfantée dans le doute et la douleur existentielle ? Cet invariant de la communication politique européenne, quand bien même serait-il revitalisé par un jeune dirigeant, ne rappelle toujours pas d'où nous venons et qui nous sommes. On ne mobilise pas les peuples en scotomisant leurs racines, voire en les mobilisant parfois contre. La question de l'identité européenne reste l'angle mort de la pensée des promoteurs de l'Union depuis des décennies. Elle a même été évacuée du logiciel des "eurocrates". Elle serait pourtant le carburant indispensable à l'adhésion à un projet politique dont on a oublié pour qu'il fasse sens qu'il est d'abord le fruit d'une très longue histoire. À refuser de parler de son identité, l'Europe prend le risque de demeurer inaudible. Pas de communication sans rappel de ce que nous sommes et d'où nous venons. Est-ce si dur à dire ?